

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Sylvain MAQUIGNAZ

Nos morts : M. Henri Berra

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1958, tome 56, p. 172-176

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

M. HENRI BERRA

Le 13 février, Dieu rappelait à lui, après quelques mois de maladie, M. Henri Berra. Il était venu à Saint-Maurice en 1907 commencer son collège, alors qu'il avait déjà quatorze ans. Régulièrement, assidûment, il en suivra le cycle complet, pendant huit ans, et les palmarès témoignent de son intelligence et de son travail. Au printemps 1913, alors qu'il était rhétoricien, Henri Berra dut interrompre la fréquentation des

cours pour faire son Ecole de recrues ; il revint à l'automne, en classe de philosophie, et acheva avec succès ses études classiques par le diplôme de Maturité au début de l'été 1915.

A côté des études littéraires, M. Berra faisait une large place à la musique, remportant parfois un prix de chant ou apprenant à jouer du piano. On le voit tenir une place dans le Chœur d'église, à l'Orchestre et à la Fanfare, les palmarès énumérant les divers instruments dont il savait user, outre le piano : cor, piston, trompette, bugle...

Les sports comptaient en lui l'un de leurs meilleurs joueurs de football. Mais il ne se distinguait pas moins par sa piété qui l'avait fait choisir comme préfet de la Congrégation mariale durant sa dernière année de collège. A la fin de celle-ci, il hésita sur la voie à prendre et, dit-on, il songea même quelque temps à entrer à l'Abbaye... Ce ne fut qu'un rêve passager et M. Berra s'engagea sur d'autres voies, dont M. Sylvain Maquignaz va évoquer le souvenir.

Henri Berra ? Ce nom n'évoque pas pour la génération actuelle ce qu'il aurait fait il y a une vingtaine d'années. Berra était alors connu dans toute la Suisse romande comme l'animateur du mouvement chrétien-social genevois, soit en politique, soit sur le plan syndical. Celui-ci constituait, d'ailleurs, le champ de son activité professionnelle.

Mais encore le mot d'animateur est-il susceptible de diverses interprétations. Pour Henri Berra, il revêtit celui de pionnier en action sociale et celui de lutteur en politique. Ce n'était pas un homme facile, loin de là. Ses amis l'ont éprouvé, mais surtout ses adversaires.

Ce n'est pas qu'il faille reprendre à son égard le mot de Clemenceau : « Ceux qui ont du caractère, l'ont généralement mauvais ». Plutôt que mal commode, il était ardent. S'étant habitué à dompter les difficultés, à franchir les obstacles, il « fonçait », comme on dit, et ce n'était pas le moment de se trouver sur son chemin.

Il était né à Champéry en 1894, fils d'une famille d'agriculteurs. Sobre de détails sur celle-ci, il m'a pourtant quelquefois parlé de son père, que je crois voir un peu semblable à lui-même, dur en apparence, mais d'une tendresse aussi vive que cachée ; de sa mère, à laquelle il avait conservé une vénération et une admiration quasi enfantine. « Ma mère était une sainte » m'a-t-il dit à plus d'une reprise, comme il devait ensuite me le dire de la mère de ses propres enfants.

Il fit ses études classiques au Collège de Saint-Maurice, condisciple de celui qui devait devenir S. Exc. Mgr Haller. Je ne pense pas qu'il y ait laissé le souvenir d'un élève docile et facile. Avec son tempérament entier, son esprit frondeur, il ne devait pas manquer de se heurter à quelques camarades et d'indisposer à l'occasion quelque professeur. Sa vivacité,

sa fougue trouvaient sans doute de meilleurs exutoires sur le champ de football que dans les salles de classe. Mais quand il parlait de ses anciens maîtres ou condisciples, son souvenir plongeait avec nostalgie dans ce passé révolu.

Après sa Maturité et son service militaire, il étudia le droit. Avocat, il aurait été redoutable. Les détours de la procédure lui auraient offert plus d'une occasion de mettre juges et adversaires dans leurs petits souliers. Mais tout cela n'était que les côtés extérieurs de son caractère. Le fond, le fond profond — et de plus en plus apparent — c'était la générosité.

Il avait une foi profonde et simple, qui ne l'empêchait d'ailleurs nullement de « se battre » avec tel ou tel ministre du culte ; mais un respect très grand de l'Eglise et de son clergé. Il se lia avec un prêtre au grand cœur auquel l'attachaient tant de liens secrets, l'inoubliable abbé André Savoy. Je dirais volontiers que le grand théoricien et apôtre de l'action sociale en Suisse romande fut « l'idole » d'Henri Berra, si l'on veut bien enlever au mot toute idée théologique d'idolâtrie. Il fut son conseiller dans l'action, et il resta l'ami quand il essuya des revers. S'il avait vécu, il eût peut-être réussi, lui seul, à conjurer ou à dominer heureusement la crise qui survint dans l'activité d'Henri Berra, secrétaire général des syndicats chrétiens-sociaux de Genève. On ne peut passer sous silence ces heures douloureuses sur lesquelles il est bien difficile de porter un jugement impartial. On ne manquera pas à la mémoire de celui dont la tombe vient de s'ouvrir en disant que son intransigeance ne devait guère faciliter les solutions. Quand M. Berra voyait les choses d'une certaine façon, il n'était pas possible de le faire reculer. D'autres les virent autrement ; les points de vue étaient inconciliables, voilà tout le drame. L'apaisement se faisait peu à peu ; le repos éternel est aussi l'apaisement total du cœur pour celui qui fut au centre du conflit, et c'est, dans les consolations chrétiennes, l'une de celles que l'on éprouve en se séparant d'un ami.

Personne n'a jamais contesté ni ne contestera que la vitalité des syndicats chrétiens à Genève a été donnée par Henri Berra qui a consacré à cette œuvre très chère les meilleures années de sa vie et ses forces les plus intactes. Mais ce n'est pas Genève seulement qui bénéficia de cet effort. Toute la Suisse romande, et particulièrement son Valais natal, fut pour lui un champ de propagande et d'action. M. René Jacquod, qui fut chez nous le principal organisateur des syndicats chrétiens-sociaux et qui rencontra dans cette œuvre bien des difficultés, trouva en lui un conseiller, un ami, un aide.

Henri Berra ne travailla pas seulement sur le plan social. Il milita, lutta, gagna bien des batailles sur le terrain politique. Ce fut lui, sauf erreur, qui fit ajouter à l'étiquette genevoise du parti indépendant la qualification de « chrétien-social », précédant dans cette voie de plusieurs décennies le parti conservateur suisse et valaisan. Il fut longtemps député au Grand-Conseil de Genève. Il tenta d'organiser la jeunesse valaisanne

sous l'étiquette des « Jeunes travailleurs ». La semence ne leva pas, mais le terrain était préparé pour l'éclosion des Jeunesses conservatrices chrétiennes-sociales.

En 1944, il vint à Sierre pour diriger l'Imprimerie Sierroise. Son ami Marcellin Fracheboud, qui l'y appela, était à la tête du groupe qui avait racheté cette maison, editrice de La Patrie Valaisanne à laquelle on allait adjoindre La Voix du Pays, organe des syndicats chrétiens-sociaux du Valais. Auparavant, ces syndicats, avec tous ceux de la Suisse romande, recevaient La liberté syndicale qu'Henri Berra avait fondée à Genève, en opposition à La lutte syndicale qui est l'organe général des syndicats d'obédience socialiste ou socialisante. Il y a eu vingt-cinq ans, le 3 février dernier, que La liberté syndicale sortait son premier numéro. Mais la centralisation convient mal à notre pays dont le fédéralisme est commandé par les différences des mentalités, la diversité des problèmes selon les régions, autant ou même plus que par la division cantonale.

A la tête de l'Imprimerie Sierroise, Henri Berra œuvra avec ses méthodes qui n'étaient pas celles de tout le monde. Il en aurait peut-être changé si les autres les avaient admises ! Il y avait chez lui une passion du non-conformisme que l'on peut juger comme l'on veut, qui lui joua bien des tours, mais il n'abandonnait pas la tâche. Aux difficultés inhérentes à celle-ci, il ajouta sans doute par des conceptions qu'on ne pouvait toujours partager ; il se souciait peu qu'on les partageât...

D'ailleurs — pourquoi ne pas le dire ? — ce n'était pas facile d'écrire en collaboration avec lui. Il était aussi intransigeant dans son point de vue que je suis peu disposé à renoncer au mien quand je le crois juste. Nous faisons pourtant bon ménage, quand même je n'aurais pas signé tous ses billets, quand même nous n'étions pas toujours d'accord sur les votations fédérales, quand même il laissait mettre sous ces presses que les conservateurs sierrois avaient fondées un journal de « combat » dirigé plus souvent contre les conservateurs que contre leurs adversaires !

Henri Berra était revenu, après à peine un léger flottement, à ce parti conservateur chrétien-social que, sous l'étiquette tantôt valaisanne, tantôt genevoise, il avait si longtemps et ardemment soutenu. Au Conseil communal de Versoix, il fut élu par une entente communale qui englobait les populistes du coin. Mais cela n'eut qu'un temps et tenait à des contingences locales que je ne connais guère et que je m'abstiendrai donc doublement de juger.

Lorsque, vers la fin de novembre, M. Henri Berra me faisait confiance de quelques soucis et graves contrariétés qui l'animaient, j'éprouvais une grande pitié pour cet homme d'une énergie qui m'avait toujours paru indomptable. Je lui conseillai de se reposer, sachant bien, d'ailleurs, la vanité de cette invite amicale. M. Berra ne savait pas rester inactif. Il était visible qu'il était miné, usé, mais, lutteur acharné, il « tiendrait

le coup » jusqu'à la limite de ses forces. Celles-ci devaient céder quelques jours plus tard, le 4 décembre.

Rentrant à Versoix, il eut une syncope dans le train avant d'arriver à Lausanne. D'autres indices signifiant la gravité de son état, il fut transporté à la Clinique Bois-Cerf. Il dut certainement aux soins éclairés et immédiats qui lui furent alors prodigués de pouvoir encore conserver la vie. Mais ceux qui lui firent visite dès qu'il fut en état de recevoir, ne conserveront pas beaucoup d'illusion : un chêne renversé n'est pas un roseau plié.

On pensait qu'Henri Berra ne pourrait reprendre entièrement son activité. Lui-même le disait. Mais à peine son état fut-il un peu amélioré, qu'alité, il s'occupait de nouveau des affaires laissées en souffrance le soir du 4 décembre ou survenues depuis. Il lisait les journaux ; il envoyait à La Patrie des coupures et de petites notes. Je suis allé le voir : terrassé, il combattait encore. Je n'essayai même pas de lui conseiller le repos. Valait-il bien la peine d'ajouter aux résistances qu'il s'efforçait de vaincre, celle d'un ami, dont il n'eût pas fait de cas sinon pour s'en inquiéter ?

Celui qui me conseillait un jour de décharger M. Berra de quelques-uns de ses soucis ne connaissait pas l'homme. On ne pouvait pas le décharger. Il ne se laissait pas faire. Que dis-je ? De telles tentatives l'excitaient et il assumait alors davantage. Comme tous les hommes extrêmement actifs et sur-occupés, il se plaignait parfois de la gravité du fardeau. Mais il ne voulait pas en abandonner la moindre partie.

Depuis quelque temps, il avait regagné son domicile familial à Versoix. On me disait qu'il s'apprêtait à revenir à Sierre. Je n'aurais pas été surpris de l'y rencontrer prochainement. Mais je n'ai guère été plus surpris d'apprendre qu'il n'y reviendrait jamais... Dans un dilemme, il ne faut s'étonner de l'échéance d'aucune des deux hypothèses, et le dilemme d'Henri Berra était « mort ou actif ».

Quand je suis allé voir Henri Berra à la clinique de Bois-Cerf, il y avait sur sa table de nuit un seul livre : son missel. C'est là-dedans que sont contenues, à côté des fragments des Evangiles, des Epîtres et des autres Livres Saints, à côté des hymnes et des cantiques, les prières les plus sacrées de notre religion.

On y trouve ce fameux Requiem aeternam dona eis Domine que l'Eglise chante « pour ceux qui nous ont précédés avec le signe de la foi ». Cette invocation qu'Henri Berra adressa souvent à Dieu pour ses frères morts, nous l'adressons aujourd'hui pour lui.

Que son épouse, ses filles, son fils, tous ses proches et amis sachent que nous communions ainsi avec eux dans leur affliction et leur espérance.

S. M.